

LE TEMPS

Didier Lambois

Ce n'est pas une mince affaire que de parler du temps, Alain (1868-1951) disait même que c'est «**la véritable épreuve du philosophe**¹». Aussi, plutôt que de vouloir faire mes preuves en cherchant à définir le temps, je ferai preuve de sagesse en évitant cette question et en considérant, comme Pascal, qu'il est inutile de le définir :

« Il y a des mots incapables d'être définis. (...) Le temps est de cette sorte. Qui le pourra définir ? Et pourquoi l'entreprendre puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant de temps, sans qu'on le désigne davantage ? (...) A cette expression, temps, tous portent la pensée vers le même objet : ce qui suffit pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini, quoique ensuite, en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer de sentiment après s'être mis à y penser² ».

Mais il serait injuste de laisser penser que Pascal puisse, comme moi, chercher à fuir les difficultés. Et pour ne pas laisser planer la moindre suspicion de couardise pascalienne prenons le temps d'expliquer ce qu'il veut faire en affirmant cela.

« Ce qui passe la géométrie nous surpasse »

Pascal ne parle ici du temps qu'à titre d'exemple. Dans ce court essai qu'est *De l'esprit géométrique*, sa réflexion est d'ordre épistémologique et part de l'idée que nous ne pouvons tout définir et tout démontrer. Vouloir le faire nous entraînerait dans des régressions à l'infini et nous en sommes incapables. Le géomètre a pour point de départ des axiomes qui sont des propositions indémonstrables et des définitions qui ne sont que des « *définitions de nom* ». Pascal distingue ces définitions des « *définitions de chose* » qui nous livreraient l'essence des choses. Les définitions nominales, elles, ne font que donner un sens aux mots ; ce sont des conventions, elles sont libres et ne peuvent être fausses car elles ne font qu'indiquer ce dont on parle. Lorsque nous parlons d'un nombre nous savons tous de quoi nous parlons, mais pouvons-nous en donner une définition réelle ?

Cette impuissance à tout définir, et à tout démontrer (les axiomes), n'est pas considérée par Pascal comme une marque de faiblesse mais au contraire comme une perfection, car ce qui nous empêche de définir ou de démontrer ce n'est pas l'obscurité des concepts ou des propositions mais au contraire leur « *extrême évidence* », et ce sont ces évidences qui nous permettent de construire notre savoir.

Nous retrouvons ici l'opposition que faisait Pascal entre les deux modes de connaissance que sont le « cœur » et la raison et nous l'avons déjà évoquée ([voir Petit Vert n°125](#)). « *C'est le cœur qui*

1. Alain, *Éléments de philosophie*, Livre I, chap. 17.

2. Pascal (1623-1662), *De l'Esprit géométrique*, section I.

sent Dieu » nous disait-il, et pour le paraphraser nous dirons que c'est le cœur qui nous dit ce qu'est le temps, mais sans toutefois le définir.

Plus qu'une connaissance, le temps serait donc une évidence que nous éprouvons tous et à laquelle nous ne pouvons échapper. Et c'est une évidence douloureuse. Bien qu'il ne soit perceptible par aucun de nos sens, le temps est une évidence douloureuse qui hante notre conscience.

*Chaque heure blesse, la dernière tue.*³

Le temps passe, le temps tourne

Si nous avons fait du temps un instrument de mesure, la mesure du mouvement, si nous avons réussi à objectiver le temps en l'enfermant dans nos montres, nous savons pourtant que le temps nous échappe, ou plutôt qu'il nous emporte de façon irrémédiable et irréversible, de façon unidirectionnelle⁴, et nous savons qu'il nous mène au néant.



Nous pouvons arrêter nos montres, nous savons que nous n'arrêterons pas le temps.

Mais la représentation du temps nous pose problème. Quand bien même nous voulons le penser de façon linéaire, avec un avant et un après, nous ne pouvons nous empêcher de le penser aussi de façon cyclique ; les heures reviennent, identiques et différentes. Le temps passe, le temps tourne. Les sociétés traditionnelles ont le plus souvent une conception cyclique du temps, parfois même immobile ; les sociétés modernes, soucieuses du progrès, ont davantage une conception linéaire où l'avenir occupe une place de choix. Même si nous goûtons le retour incessant des jours et des saisons (c'est notre côté conservateur et serein) nous sommes essentiellement préoccupés par l'avenir (c'est notre côté progressiste et inquiet).

Le temps s'écoule, imperturbable, c'est un flux continu, irréversible, il s'écoule mais notre intelligence « *répugne au fluent*, nous dit Bergson, *et solidifie tout ce qu'elle touche* ». Aussi avons-nous inventé un temps bien objectif, bien mesurable, par le mouvement, qui n'a rien de commun avec ce que nous vivons. « *Nous ne pensons pas le temps réel ; mais nous le vivons parce que la vie*

3. Proverbe formé sur la locution latine « *vulnerant omnes ultima necat* ».

4. La flèche du temps reste un problème irrésolu de la physique. Ceux d'entre vous qui souhaiteraient une approche plus complète et plus scientifique (mais abordable) de la question du temps peuvent consulter le livre d'Etienne Klein, *Les tactiques de Chronos*, Champs Flammarion, ou encore lire ou relire sa brillante [conférence faite aux Journées Nationales de l'APMEP](#) à Besançon

déborde l'intelligence » précise Bergson⁵. Lorsque nous croyons parler du temps nous ne parlons en fait que de la mesure de la durée, mais cette mesure n'a rien à voir avec notre vécu, la durée.

Gagner du temps ou prendre le temps

Le souci de notre vie n'est pas tant de savoir ce qu'est le temps, il est de savoir ce que nous devons faire du temps qui nous est donné.

Partant du principe que ce temps nous est compté, il devient précieux, et nous passons notre temps à essayer de gagner du temps. Nous courons après le temps, nous sommes pressés, et de ce fait nous pressons les autres, en particulier dans notre métier. Nous pressons nos élèves, nous mettons la pression, nous ne voulons pas attendre. Nous sommes très loin des préconisations rousseauistes :

*« Oserais-je exposer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de l'éducation ? Ce n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre. »*⁶

Et pour compléter cette formule nous pourrions ajouter les considérations d'un autre pédagogue, Alain, qui dans ses *Propos sur l'Éducation* présente l'enseignement secondaire comme devant être le lieu *« d'une pensée qui prend son temps »*.

Prendre son temps ! Voilà une idée qui nous semble bien étrange. Nous sommes dans une société où il faut aller vite, et nous voulons former au plus vite les petits hommes qui nous sont confiés. Mais notre rôle est-il simplement de former et de façonner, à grands coups de serpes, des hommes qui s'adapteront à ce monde qui court, ou est-il aussi de développer, de cultiver, cultiver l'intelligence, l'esprit critique ? Dans ce cas, souvenons-nous que le cultivateur sait qu'il faut savoir attendre, prendre le temps.

À l'heure où l'IA nous laisse croire que le savoir peut être instantané, parce que la résolution d'un problème peut l'être, il est urgent de rappeler qu'il n'y a de savoir réel que lorsque ce savoir est compris, lorsqu'il fait sens. Et pour comprendre, pour construire, pour démontrer, il faut du temps. Laissons l'IA et ses pouvoirs à ceux qui ne cherchent pas à comprendre mais qui veulent seulement paraître savants, immédiatement.

5. Henri Bergson (1859-1941). Citations extraites de *L'Évolution créatrice* (1907), chap. I.

6. Rousseau (1712-1778), *Émile*, livre II.